

MARIE-PAULE MEERT

# « Que faire de ce qui m'est arrivé ? »



Porte-parole de plusieurs ministres et du Premier Wilfried Martens, puis consultante dans une entreprise de communication, Marie-Paule Meert a affronté un cancer du sein il y a trois ans. La maladie est hélas devenue banale. Mais pour chacun qui le vit, la vie est retournée comme une chaussette. Que faire, alors ?

– *Comment êtes-vous devenue responsable de la communication de plusieurs ministres PSC dans les années 70 et 80 ?*

– En fin d'études de journalisme, un peu par hasard, on m'a proposé de devenir porte-parole de Charles Hanin, ministre PSC. On me l'a proposé surtout parce que j'étais parfaitement bilingue. À l'époque, des hommes politiques francophones bilingues étaient rarissimes. Par la suite, je suis devenue porte-parole de Charles-Ferdinand Nothomb, André Oleffe, Cécile Goor puis Wilfried Martens.

– *Qu'est ce qu'on attendait de vous ?*

– À cette époque, les gens pour qui je travaillais ne souhaitaient communiquer

que lorsqu'il y avait vraiment quelque chose d'important à dire. La plus value d'une interview, c'est quand elle est rare et a du contenu. Du temps de Wilfried Martens, il y avait notamment un souci d'expliquer de grands choix budgétaires, les nouvelles phases dans la réforme de l'État. Wilfried Martens ou André Oleffe ne se préoccupaient pas de leur image auprès de l'opinion publique comme cela se fait aujourd'hui. Ils voulaient expliquer le contenu d'un choix politique. J'ai vu les dérives arriver quand des hommes politiques ont commencé à prendre des décisions, non pas en fonction de ce qu'il faut faire, mais en suivant les tendances de l'opinion publique.

– *Quelle ligne de conduite suivre dans ce métier?*

– La rigueur et la vérité. Parfois, le métier, la déontologie ou l'intérêt général, c'est de ne pas communiquer immédiatement. La communication ne doit pas dominer la décision. La crise politique actuelle n'est elle pas à trouver notamment dans cette pagaille d'informations non-stop?

– *Vous avez travaillé pour des gens pour qui vous aviez de l'estime?*

– Je n'aurais pas pu travailler autrement. J'ai un respect total pour Wilfried Martens. Je l'ai vu gérer des moments extrêmement difficiles avec un sens du devoir et du bien commun impressionnant. J'ai admiré aussi André Oleffe. Il avait des valeurs profondes, connaissait bien les grands dossiers de l'heure et agissait avec simplicité et humour.

– *Vingt-deux ans de 1973 à 1995 dans les cabinets ministériels dont huit chez Wilfried Martens et vous n'avez pas profité de ce passage par la politique pour vous faire nommer quelque part...?*

– Non... J'ai été approchée par une société de communication et j'ai accepté.

– *Et puis, coup de tonnerre dans ce parcours professionnel archi occupé: en 2008, on découvre que vous avez un cancer du sein...*

– Ce fut un choc énorme. On pense d'emblée au pire, aux proches à qui il va falloir l'annoncer. Mais j'ai rencontré des médecins qui ont eu une bonne attitude, m'informant de la réalité sans faux semblant et me disant ce qu'ils comptaient faire.

– *Même bien informée, n'empêche que vous avez subi des traitements difficiles: radio et chimiothérapie et ablation d'un sein...*

– Ce n'est pas simple à accepter, même si je n'ai pas eu de chimio lourde. Rentré chez soi après l'opération et les traitements, on a le contrecoup.

– *Chacun a un peu sa manière de réagir pour y faire face. Quelle a été la vôtre?*

– J'ai été dans une phase plutôt dépressive alors que ma nature est d'être combative et ouverte. J'ai commencé à écrire pour que cela sorte. Je ressentais des choses qu'il me semblait important de noter. Je n'osais pas me plaindre publiquement. Quand à quatre heures du matin, je me réveillais, inquiète, sans

pouvoir dormir, l'écriture a été pour moi apaisante. Il faut tenter de faire sortir de soi cette crasse psychologique qui nous encombre.

– *Une des difficultés peut-être, c'est que vous êtes célibataire, même si vous avez de très bons amis et de la famille proche et aimante...*

– Pour lutter contre cette solitude, pour lâcher un peu de lest sans pour autant entretenir une dépendance au groupe, j'ai participé à des groupes de parole avec des femmes qui ont eu un cancer du sein. J'ai aussi rencontré une thérapeute qui m'a aidée à me détendre physiquement, à mieux ressentir mon corps et qui m'a écoutée. Le toucher est important. On peut être touché physiquement et affectivement. Ce fut mon cas grâce à cette thérapeute. Mon corps était un problème pour moi. Je ne voulais pas qu'on y touche et c'était dans ce corps qu'il y avait tous ces problèmes.

**«Fais du bien à ton corps pour que ton âme ait envie d'y rester.»**

Petit à petit, dans cette relation, j'ai commencé à raconter les vrais problèmes: le fait que je n'avais pas eu d'enfant et à quel point cela m'affectait. La thérapeute m'a appris à me réapproprier mon corps. Ce corps n'avait plus de vitalité. Il y en a qui trouvent un apaisement dans le yoga ou d'autres techniques. Pour moi, ce fut la «fascia thérapie», une technique particulière de toucher ou massage subtil des tissus, des muscles, des fibres de la peau. J'aime bien cette phrase d'un proverbe indien: «Fais du bien à ton corps pour que ton âme ait envie d'y rester».

– *Dans cette épreuve, est-ce que la foi, la religion, la spiritualité, peu importe le mot, ont joué un rôle?*

– Je me suis posé évidemment pas mal de questions à ce sujet. J'ai été élevée dans un milieu croyant. Comme d'autres, ma foi a subi des chocs et je ne suis plus en phase avec des pans entiers de l'Église. Je me suis inventé mes moments de recueillement ou de méditation. Je me surprends à prier pour les autres, mais très peu pour moi. J'aimerais aller plus loin, mais cela devient difficile de rencon-

trer des gens à qui on peut parler librement de ces choses là.

– *En 2010, comment avez-vous décidé de publier votre journal de ces mois de traitement, accompagné de réflexions sur ce bouleversement personnel?*

– Des amis m'ont convaincue que ce que j'avais vécu pouvait être publié et aider les autres. J'ai donc accepté. Il y avait aussi l'envie d'écrire pour ma famille proche et de leur faire savoir des choses non dites et importantes dans nos relations. C'est vrai qu'avoir un cancer, c'est hélas devenu banal mais pour chacune qui le vit, ce ne l'est pas et chacune peut dire: ma vie a été retournée comme une chaussette.

– *On ne revient pas à la situation d'avant...*

– Effectivement. Je ne dis pas «merci mon cancer», mais après cette épreuve, on ressent la fragilité des choses, mais aussi leur beauté. Les sens sont plus affûtés. C'est comme si, un moment, on sentait la sève qui remonte. Il ne faut pas laisser passer les occasions de contempler le beau de la vie et d'entretenir nos amitiés. Quand on a une maladie lourde, on se dit: «Pourquoi moi?». Une amie m'a proposé de remplacer cette question par: «Que faire de ce qui m'est arrivé?». Je ne dis pas que cela marche tous les jours, mais cette phrase m'accompagne tout le temps.

– *Que diriez-vous à ceux qui seront confrontés un jour à cette épreuve?*

– Le dépistage est important. Prendre soin de son corps et de sa personne tout entière, ne pas banaliser cette maladie, faire des choses qui ont du sens mais dans la douceur.

**Propos recueillis par Gérald HAYOIS**



Marie-Paule MEERT, *Quand tu seras guérie, nous irons au sommet de l'Empire State Building*, Bruxelles, Racine, 2010. Prix: 17,95 € -10% = 16,16 €.